

ETIENNE GILSON

HISTORIEN DE LA PHILOSOPHIE

Des auditoires d'élite ont goûté les conférences qu'en ces deux dernières années il a prononcées à Montréal sur saint Thomas et la pensée franciscaine, sur la mystique de saint Bernard, sur la théorie de la connaissance selon saint Thomas, sur la psychologie de saint Augustin. Les intellectuels qui ont lu les ouvrages très documentés d'Etienne Gilson savent la vaste information de l'historien sur la vie philosophique infiniment complexe et variée du moyen âge. La maîtrise avec laquelle il fait revivre les penseurs d'une époque, déferler les courants doctrinaux, discourir les polémistes, s'entre-choquer les systèmes, permet au médiéviste de se révéler le type achevé du professeur de philosophie.

N'est pas professeur qui veut. Le cours, qui est, en somme, une conférence didactique, est assujetti aux règles fondamentales de l'art de la parole. Au fait, professer, entendu au sens intégral du terme, est une des plus sublimes actions humaines, parce qu'elle synthétise la dualité de notre nature partagée entre l'appétence de la spéculation et le besoin de la vie active. Essayons de nous rappeler la conception que saint Thomas s'est faite de la vie. Se demande-t-il quel est le meilleur mode de vivre? Deux réponses se présentent à son esprit: la vie active et la vie contemplative. La première incite l'homme à produire pour son bien personnel et pour celui des êtres qui dépendent de lui, ou le fait agir à l'avantage exclusif d'autrui. L'actif visitera les malheureux et les malades, consolera les affligés et les infirmes. Toute autre est la

vie contemplative qui évite ces préoccupations pour se vouer à la recherche du vrai. Afin d'opter entre ces deux genres de vie, saint Thomas prend son terme de comparaison en Dieu que Victor Hugo a défini par ce vers philosophique :

Il est, il est, il est, il est éperdument.

En Dieu, l'être par essence, la vie est la vie de l'intelligence. Point d'action, point de mouvement en lui. La vie contemplative l'emporte donc sur l'autre. Mais la contemplation ne saurait se maintenir indéfiniment et l'homme, même le plus indépendant des nécessités pratiques, devra interrompre sa contemplation. S'il lui faut se reposer, se détendre ou jouer, repos, détente ou jeu ne donneront pas au corps une distraction tellement intense et complète, à l'action extérieure une importance tellement prédominante, qu'il devienne ensuite inhabile à la spéculation et incapable de concentration. Au contraire, l'action pour le contemplatif devra être informée par un élément intellectuel qui lui permettra, à son gré et par une transition facile, de retourner à sa spéculation avec une vigueur nouvelle.

Les biographes narrent que le jeune Thomas s'inquiétait de ne pouvoir toujours vivre des contemplations que lui faisaient faire ses maîtres. C'est l'enseignement qui procura, plus tard, au dominicain le moyen d'en renouveler sans cesse les délices. En effet, le professeur trouve dans la vie contemplative le secret de vivifier son enseignement. Par ailleurs, les fruits de la contemplation offerts aux auditeurs, c'est de l'action, jaillissante et surabondante, dans la mesure où la méditation fut profonde. Mais, c'est une action qui imite la vie de Dieu, en ce sens, qu'à l'origine, oeuvre d'intelligence, enseigner

devient dans son terme, l'entendement des disciples, oeuvre créatrice. Cette fin, le professeur n'y parvient que s'il possède, outre le don, l'art d'enseigner. La didactique assigne trois qualités maîtresses à la parole instructive : la clarté, la précision, l'intérêt.

Les auditeurs d'Etienne Gilson sont frappés par la luminosité de ses conférences. Il a le don, à un degré rare, d'exposer brièvement dans une courte entrée en matière tout l'état de la question, de montrer l'importance en soi du problème à résoudre et son rôle relatif à tout le système. Qu'il s'agisse de la théorie de la connaissance ou de l'amour, cause efficiente de la vie sociale, il ramène la doctrine à exposer quelques simples propositions que rien ne dépare, ni le vocabulaire embroussaillé, ni la complication pédantesque, ni le style trop technique. A ce que la scolastique dénomme notions préliminaires, il consacre la majeure partie de son cours. Définitions, citations, exemples, allusions éclairent le sujet. Pour dissiper toute équivoque, toute ambiguïté, Etienne Gilson recourt aux vocables les moins archaïques. Il s'exprimera volontiers en langage philosophique moderne, s'il juge que tel langage puisse mieux buriner une notion précise. La précision, voilà bien le résultat de son exposé. L'auditeur sait alors la nature du problème, ses attaches avec toute la synthèse, ses ramifications idéologiques. Même en parlant de métaphysique, le conférencier a su susciter un intérêt tel que les esprits subjugués ont l'anxiété de la solution. Aussi est-ce une jouissance que d'entendre la dernière partie du cours. Grâce à l'énoncé minutieux, grâce aux notions claires, précises, intéressantes et pertinentes, la démonstration se déroule avec aisance. L'auditeur, de concert avec le professeur, utilise concepts, axiomes, définitions, distinctions groupés

avec ordre. S'il s'agit d'une unique conférence, celle sur saint Bernard, par exemple, le professeur ajoutera, en guise de corollaire, quelques remarques où vibrera l'ardeur à faire aimer tous les grands mystiques du Moyen-âge dont les tendances diversement intellectuatistes ou affectives s'unifient par delà la pensée pure dans la vie de la foi. C'est au dernier cours qu'il réserve la conclusion finale de toute la série. En quelques formules, toute la synthèse doctrinale se condense et se cristallise. Tel est le professeur Etienne Gilson.

* * *

Il ne faut pas oublier, cependant, que c'est comme historien de la philosophie médiévale qu'il s'est acquis une vaste renommée en Europe. Le professeur à la Sorbonne doit sa première éducation au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs, institution ouverte aux futurs laïcs comme aux futurs clercs. Quand il entre à l'Université, l'histoire de la philosophie est professée par Levy-Bruhl et Victor Delbos dont de belles études sur Maine de Biran sont d'un spiritualisme avéré. C'est cependant Levy-Bruhl qui, des deux professeurs, a le plus d'influence sur Gilson. L'auteur de la Philosophie d'Auguste Comté lui apprend à exposer la pensée des philosophes en se plaçant à leur propre point de vue. Il l'oriente même vers ses travaux futurs en lui suggérant de rechercher les rapports de Descartes et de la scolastique. Enfin, Bergson, dont il a suivi les cours durant trois ans, semble avoir agi sur lui en lui révélant que la tâche des philosophes est de rendre, en un siècle de machinisme, la prépondérance à la pensée.

Parti de Descartes dont il vient de donner un copieux commentaire sur le Discours de la Méthode, Etienne Gilson est conduit à l'étude du Moyen-Age par la logique

même de ses recherches. En approfondissant Descartes, voici qu'il constate que sa pensée prolonge une tradition dont l'origine médiévale ne lui laisse plus de doute. Cette constatation engendre chez lui toute une hypothèse : celle de la continuité entre le moyen-âge et l'ère moderne. Il ne faudra plus parler de hiatus entre deux époques mais, au contraire, d'une tradition ininterrompue qui relie l'antiquité grecque à nos jours.

C'est pour vérifier cette constatation, qu'il se met à l'étude de la philosophie médiévale. A saint Thomas, il applique les méthode d'interprétation directe que ses maîtres en Sorbonne lui avaient prescrit d'appliquer à Descartes. Cette prise de contact est pour lui une révélation et « je ne pense pas, dit-il à Frédéric Lefèvre,¹ qu'il me soit jamais possible désormais d'abandonner l'étude du penseur le plus lucide et de la doctrine la plus merveilleusement organisée qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer ».

Mais voilà. En prenant saint Thomas, on lie connaissance avec tout le Moyen-âge. Impossible de s'initier ou thomisme en le séparant des systèmes dont il est la réaction. Dès lors, il se porte sur l'augustinisme dont saint Bonaventure est le fidèle représentant. En lisant la philosophie de saint Bonaventure et Le thomisme,² il serait bien difficile de dire à qui vont les préférences de l'auteur. Par tempéramment, il comprend à merveille la doctrine du fils de saint François, doctrine qu'il définit comme l'expression de sa vie intime et de sa personnalité. D'autre part, l'on sait son admiration avouée pour saint Thomas.

¹ Une heure avec... , p. 69.

² En vente à notre librairie.

Compare-t-on Etienne Gilson et Jacques Maritain? Leur méthode et leur attitude philosophiques les opposent totalement. L'auteur de Réflexions sur l'Intelligence réduit les philosophes à des thèses abstraites qu'il réfute avec brio. Cette manière correspond, semble-t-il, à un aspect du réel. Ce qui a une influence sur le public, ce n'est point le philosophe avec toute sa complexité, mais des thèses nues et dépouillées de toute réticence. Combien diffère le procédé de Gilson! Pour celui-ci, la philosophie d'un penseur est un agencement de thèses que l'on ne peut disjoindre et isoler qu'en brisant l'équilibre de la doctrine. Loin d'essayer de comprendre les hommes par les idées, il s'efforce de connaître les idées par les hommes. Les idées pures sont, en général, irréciliables et les philosophes ramenés à de telles idées semblent l'avoir été et l'être encore. Etudier de cette façon saint Bonaventure et saint Thomas a pour résultat d'opposer irrémédiablement thomistes et augustiniens. Les idées pures ne sont-elles pas la matière propre de l'histoire? Si l'on dit que la pensée se meut dans les idées pures, elle est dans l'intemporel, donc hors de l'histoire. Si elle se meut dans le temps, jamais alors elle n'y rencontrera d'idées pures, mais des hommes et des systèmes concrets. La meilleure attitude n'est-elle pas d'admettre que de grands penseurs, disons saint Thomas et saint Bonaventure, devant la tâche d'interpréter rationnellement le problème de la foi chrétienne, ont donné deux solutions différentes et que telles solutions s'expliquent par la tentative de faire entrer dans une synthèse unique et limitée une réalité infinie? A ce terme parvenu, l'historien qui a l'âme hospitalière, conclut que les deux solutions sont deux moyens de recherche possible.

L'on sent comme cet esprit de conciliation suppose un

effort original pour sympathiser avec les docteurs qu'il étudie. Telle attitude conditionne la vérification de l'hypothèse de la continuité propre à la tradition philosophique chrétienne. A l'historien d'être le témoin de cette tradition. Pour que son témoignage demeure de l'histoire, il lui suffit de rester extérieur aux luttes dues aux préjugés et aux passions. S'il s'identifie avec elles, il fait de la polémique. Que d'équivoques on glisse sous l'expression histoire objective et désintéressée! L'historien désintéressé n'existe pas plus que le savant impassible. Certes, on a droit d'avoir ses préférences, à condition qu'elles n'aveuglent pas l'historien.

C'est à la lumière d'une énorme érudition, c'est sous l'impulsion d'une sympathie intelligente qu'Etienne Gilson nous fait connaître et aimer les grands maîtres de la spéculation médiévale.

Hermas BASTIEN.

DE QUELQUES RAISONS DE GARDER NOTRE LANGUE FRANÇAISE.

« Réconfortant enfin pour ceux qui luttent pour la conservation du français, est encore ce fait indéniable qu'à l'heure actuelle les mariages mixtes, et par conséquent les trahisons religieuses, sont extrêmement rares chez les nôtres, dans les provinces anglaises. Une statistique très sérieuse de l'an dernier nous apprend que les mariages mixtes se comptaient sur les doigts de la main, à Saint-Boniface, tandis qu'ils s'élevaient à 200, à quelques pas de là, dans la ville de Winnipeg, et pour une population catholique à peu près égale. Egalement, la ville de Toronto atteignait ses 300 mariages mixtes, quand les trois comtés d'Essex, de Prescott et de Russell, n'en enregistraient que cinq. Les amours sont plus faciles évidemment entre John Bull et la Bridget d'Irlande qu'entre le même John et notre Josette nationale ou la moderne Maria Chapdelaine.

L'Action catholique, Chanoine Fortunat CHARRON.